

En Oisans

Autor(en): **Schnaidt, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Ski : Jahrbuch des Schweizerischen Ski-Verbandes = Annuaire de l'Association Suisse des Clubs de Ski**

Band (Jahr): **22 (1927)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-541415>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

En Oisans.

Pâques! . . . pour les uns, c'est la fête de famille, l'occasion de revoir les siens, pour les autres, c'est la fuite de la ville, au contraire; ce sont quatre jours de folle randonnée; et pour le skieur, c'est plus encore, c'est le moment de caresser de ses skis les 3500 et les 4000!

Mon équipe s'était portée ces dernières années dans les Alpes bernoises, alors que d'autres de mes amis du Ski-club partaient pour la Vanoise, la Tarentaise, le Dauphiné, des noms qui, pour moi, étaient le grand point d'interrogation, le vaste inconnu. J'avais bien, il y a quelques années, traversé les Alpes jusqu'à Nice, en auto et comme je ne savais point encore ce qu'étaient le ski et la montagne, je me souciais fort peu des glaciers et des pics des régions traversées. Mais cette terrible maladie qu'est l'amour de la montagne et du ski m'a frappé tout d'un coup et le diagnostic laisse prévoir l'incurable, la folie même! Tant mieux!

Mais revenons à mon équipe. Pour nous, il n'y avait de beau, de bien et de sacré que les Alpes bernoises, rien n'existait en dehors d'elles pour faire du ski à Pâques, et lorsqu'en rentrant de nos tournées, nous contions à nos amis nos prouesses, nos ascensions, nos descentes, que nous leur montrions nos photos, leur seule réponse, invariable, inchangée durant deux ans fut: «Oui, c'est bien beau, mais c'est tout plat, ça ne descend pas! — Ah! pourtant que pensez-vous du Langgletscher, de l'Ebeneflüh, du Jungfraufirn et de l'Oberaar? — C'est tout plat! tandis que nous! ah! pauvre vieux, quelles descentes, quelles pentes!»

Si bien que finalement, ma foi dans les Alpes bernoises s'est quelque peu ébranlée et le pouvoir persuasif de mes amis aurait fini par me faire croire qu'en effet les régions que j'avais deux ans de suite traversées, étaient plates ou quasi! Et Pâques 1927 approchait. Nulle force combative, nulle puissance réactive en moi: «Cette année, nous allons en Oisans, es-tu des nôtres? — Avec plaisir, si vous me voulez bien.» Et nous voilà arrivant jeudi saint à minuit en gare de Grenoble. C'était bien loin du Jungfraujoch et du Grimsel!!

Sourdement, dans mon for intérieur, mon moi grondait et fomentait de vils projets: tu diras oui, quand il faudra dire non, rouge quand ce sera jaune, etc.!!

* * *

Vendredi matin, Grenoble sous une pluie fine! Ah! ah, je riais... Un superbe car nous attend, il nous déposera en plein cœur de l'Oisans; nos provisions sont faites, c'est le

départ de 13 skieurs plus deux mignonnes skieuses, quelle équipe!

Notre itinéraire sera le suivant : Grenoble, Bourg d'Oisans, Bourg d'Arud, St-Christophe, les Etages, la Bérarde, puis de là, les glaciers. Tout est nouveau pour moi, j'ouvre grand les yeux, mais malgré mon désir bien sincère de découvrir les montagnes, mes regards aussi perçants soient-ils, se heurtent sans cesse contre un épais rideau de nuages et il pleut! Le souvenir de quelques courses bien mouillées essaye d'altérer ma bonne humeur, mais la compagnie est si charmante, mon dépit ferait la joie des copains.

Nous traversons successivement des villages curieux de construction et d'allure, d'un type bien différent de celui de nos Alpes. Bourg d'Oisans, gros bourg, tête de ligne d'un infâme petit chemin de fer, frère de notre célèbre «Economique de Samoëns»; puis Bourg d'Arud; le car ne va pas plus loin, une avalanche récente a obstrué la route. Nous nous répartissons les charges et sous une pluie fine, les skis servant de parapluie, nous partons à la conquête du vallon de la Bérarde. Une route, pas très large, s'élève rapidement à travers un amoncellement de rochers, de cailloux; les arbres disparaissent subitement et ce ne sont alors que pierres et murailles hautes, une région dantesque! Mon petit «moi» jubillait. «Tu trouves ça beau, Lucien, non sans blague, parle-moi d'un Lœtschenttal!» Oui, mais il pleuvait, et le pays le plus beau, le plus sauvage, le plus étrangement pittoresque n'est jamais merveilleux, quand les yeux de celui qui le regardent ne veulent voir que la pluie qui tombe! Nous arrivons tout en causant, tout en blaguant au Plan du Lac où la vallée forme une sorte de vaste cuvette, au fond de laquelle serpente, se frayant un passage dans les blocs et les amoncellements de neige, une modeste rivière, le Vénéon. La route grimpe maintenant le long de la rive droite, taillée dans la muraille. Mais son tracé est horriblement mutilé par les avalanches et sur les 16 km. qui séparent le Plan du Lac de la Bérarde, 50 m. de temps à temps sont libres de coulées. La marche en est rendue lente et pénible, les sacs sont lourds et il pleut, il pleut! et le brouillard épais qui nous environne nous permet de deviner la pointe des skis que nous portons sur l'épaule. Mais on entend une cloche: c'est St-Christophe. Les habitants sont ébahis de nous voir arriver, ah! il y a de quoi. Un petit hôtel, on se restaure. L'effet d'un bon dîner se traduit toujours par un état d'âme plus gai et plein d'entrain, nous repartons. 11 km. nous séparent de la Bérarde, ce n'est pas très long, hum, mais à peine une demi-heure en route, voilà les vannes du ciel qui

s'ouvrent à nouveau et la pluie ne s'arrête par moment que pour reprendre haleine!! «Et tu trouves ce pays beau, Lucien, rien que des cailloux, des avalanches, pas un arbre? ça ne vaudra jamais le tunnel de la Jungfraubahn, on y est au moins à l'abri!» Et nous continuons notre route, pour dire vrai, notre tracé dans les avalanches. Bientôt, nous passons les Étages, petit hameau aux toits de chaume. Dès ce moment, nous chaussons les skis, la neige devient plus abondante et plus régulière. Après de multiples lacets de la route, nous apercevons au loin un pont et un groupe de masures; dans la neige, un troupeau de moutons s'en va vers les rochers chercher quelques lichens desséchés. Voilà enfin la Bérarde! mais quelle déception pour moi, je m'étais représenté un petit Zermatt! Non, ce ne sont que masures faites de cailloux secs, toits de chaume, une église très blanche, des gens effarouchés et curieux, deux ou trois chiens errants! le tout encadré d'un épais rideau de nuages et baigné de pluie. C'était décevant, mais mon esprit critique était ravi, malgré notre pittoiesque état, nos chemises sont mouillées à tordre. Ah! l'Oisans...

On nous installe tant bien que mal dans la petite auberge du hameau, l'hôtel de la Bérarde est fermé. Et le soir, lorsque nous gagnons nos lits, désespérément, nous regardons le ciel, qui lui, toujours avec le même entrain et courage, déverse ses flots. Mais le lendemain, le mauvais temps, radieux d'avoir provoqué certains éclats d'humeur, nous quitte et le ciel bleu, parsemé de nuages blancs triomphe!

Oh! quel enchantement, quelle différence, ai-je fait un mauvais rêve hier ou mes yeux avaient-ils été changés durant la nuit? La contrée est merveilleuse, splendide tellement elle est sauvage, partout de hauts sommets neigeux, devant nous la masse blanche d'une moraine enneigée, des parois abruptes, derrière nous les contreforts de la Meije et l'interminable vallée du Vénéon; était-ce là ce pays que je me complaisais à damner? Aussi, honteux, comme un chien fouetté, j'ouvrais grand les yeux et me tenais coi! Et les journées qui suivirent furent des heures de joie et de splendeur.

Nous quittons dans la matinée le village de la Bérarde, les sacs sont lourds, la neige très dure, le soleil commence à pointer par dessus les pics. Nous remontons la vallée du Vénéon qui coule lentement sous l'épais manteau de neige, par ci, par là, d'immenses coulées d'avalanches barrent notre route. En skis, d'un pas gaillard, nous remontons la moraine et bientôt la vallée s'élargit, c'est la jonction du glacier du Chardon. Nous sommes devant une immense plaine peu acci-

dentée, toute blanche, encadrée par les contreforts puissants de la Barre des Ecrins et de l'Ailefroide et par les parois raides qui encerclent le glacier du Chardon. Quelque gros bloc de rocher offre un refuge et invite au repos. Devant nous se trouve le refuge du Carrelet, sous un promontoir rocheux, dans une maigre forêt d'arbres ratatinés. A droite, on devine, dans une déchirure du brouillard les pentes d'un glacier que nous descendrons. «Tu verras, Popaul, l'Oberland n'existe plus à côté de ce que nous ferons là demain! — Ah! Lucien, je reste encore un peu sceptique!» Et nous continuons notre route dans le resserrement de la vallée où à droite et à gauche les avalanches sont descendues... hum! pas très sympathique. Oh, le refuge n'est plus très loin, clame notre chef de course. Mais tout au fond du glacier, sur un énorme mamelon, on aperçoit un petit point noir qui se détache dans le ciel bleu sur lequel se dessine la superbe muraille des Bans, masse imposante, verticale aux couloirs de glace. Courageusement, après un instant de repos, nous continuons notre route et c'est alors la montée raide, péniblement chaude. Comme hélas, tout plaisir a une fin, celui de la «piller» aussi et le refuge enfin est atteint. Ah! quelle joie d'arriver, de poser le sac et contempler en toute paix, dans la sérénité d'une journée merveilleuse, la splendeur des innombrables pics qui se dressent tout autour de nous, encadrant harmonieusement le glacier de la Pilatte qui s'étend paresseusement à nos pieds.

Se restaurer un peu, préparer notre campement et la terrible obsession de remettre les skis a vite raison de la flemme qui voudrait obliger notre être à s'étendre sur le toit du refuge et s'adonner aux mille caresses du soleil. Mais les heures passent vite et comme l'après-midi est fort beau, décidons-nous, avec un nouvel entrain, de monter jusqu'au col de Gioberney.

Tout d'abord, peu incliné, le glacier se redresse bientôt, sans doute quelque chute de séracs recouverts à cette époque, puis la pente augmente peu à peu et nous contournons de ci de là d'immenses pots et crevasses. La neige est belle poudreuse quelle folle descente nous allons faire. Mais tout en grim pant, de légers brouillards se lèvent et tombent comme des traînées de fumée des sommets environnants et quand nous arrivons au col, ce n'est plus qu'un épais rideau, une ouate blanche, un infâme coton terriblement froid. Aussi ne songeons nous pas à rester longtemps à contempler le panorama qui s'étend au-delà du col, mais nous regagnons au plus vite le refuge, pendant que nos traces restent visibles. Mais il fait un froid atroce, enlever ses peaux de phoque est tout un problème, les doigts

et les oreilles se gèlent. Brrr! Aussi ne faut-il guère de temps pour s'en débarrasser et c'est la course à la descente. Mais, on ne voit plus rien et à regret devons-nous aller avec prudence, pauvres magnifiques pentes qui promettaient tant! ah! bonheur fugitif! Mais le Stemmbogen a raison de tout et nous voici bientôt en-dessous du rideau de brouillard. Après quelques belles pentes, nous voici de nouveau au refuge. Ceux des nôtres qui, soit que trop fatigués par la montée, soit trop paresseux sont restés au soleil, nous voient arriver avec le sourire, nos figures sont à demi gelées. Alors, pendant que les uns s'adonnent à l'art culinaire et préparent sur nos réchauds quelques befsteks et un rizotto, d'autres font un yass endiablé, avec éclats de rires et explosion subite de fou-rire! Ce petit refuge de la Pilatte a dû trembler sur ses fondements et frémir de la turbulence de notre équipe. Bien que bien installé, le refuge est loin de posséder le confort de nos cabanes suisses et les briquettes de sciure de bois remplacent mal les petits fagots de bois de nos refuges. Mais la joie règne en maîtresse et a réchauffé nos cœurs et après le frugal repas vite dévoré, nous chantons nos plus beaux airs à la lueur de la flamme falotte des bougies. Quatre collègues français rencontrés à notre arrivée se joignent à nous et lorsque réduits sous les couvertures, les histoires les plus baroques font fuser les rires généraux. Le moral est bon, tout va à merveille, le sommeil a peine à venir tellement la joie est grande.

* * *

Dimanche de Pâques! Déjà, oh! le temps passe trop vite. Avant quatre heures nous sommes tous debout et les uns de préparer le déjeuner, les autres de réduire, de nettoyer et lorsque les premières lueurs du jour timidement dissipent la nuit, notre équipe, skis chaussés, est prête à dévaler les pentes du glacier de la Pilatte, nous devons rejoindre le Carrelet. Le froid est vif et la visibilité faible, mais il n'y a pas de temps à perdre et nous partons.

Ah! quelle descente, nous nous en souviendrons entre toutes. A 5.30 heures sur le glacier fortement incliné, sur une neige tôleée. Nos skis gémissent de douleur et les christianias se terminent par un dérapage de quelques mètres. Et quelle folle allure et quel plaisir! Etre maître de ses planches et se laisser aller toujours plus vite, puis un arrêt brusque, c'est une jouissance sans égale. Cette neige tôleée est un ravissement, une heure d'un semblable trajet pour rejoindre le fond de la vallée. Ah! pauvres chevilles, quelle détente que de retrouver une neige plus tendre, des pentes moins fortes. A belle allure, nous nous laissons glisser et nous gagnons sans peine le bas

du glacier du Chardon. Le soleil s'est élevé dans le ciel et le petit frisson de ses chauds rayons nous met dans cette disposition merveilleuse nécessaire à celui qui affronte un gros effort.

Là, au bas d'un rocher, on laisse le superflu des sacs et après avoir collé les peaux, farté et s'être restauré, nous repartons à la conquête du Chardon et des Ruies. Le chemin à suivre est simple. Tout d'abord, un étroit défilé, entrecoupé d'avalanches nous conduit sur un plateau incliné qui insensiblement se redresse, parfait terrain de ski, de nombreuses petites bosses sympathiques qui promettent pour la descente. Le terrain devient plus raide, et nous gagnons un deuxième plateau incliné. C'est le pays rêvé du skieur, pas une crevasse et quelle neige ! Lentement, mais régulièrement, nous avançons et les yeux ne peuvent se lasser de la vue des parois verticales et tout saupoudrées de neige fine. Derrière nous, la Barre des Ecrins se dresse majestueuse, provocante. Quel magnifique sommet et tout en montant je m'adonnais à comparer les massifs que j'avais parcourus jadis et celui que nous traversons aujourd'hui. Quelle différence, quelle autre structure, alors que les Alpes bernoises offrent des lignes harmonieuses, des coupoles scintillantes de blancheur sous le soleil, les montagnes de l'Oisans sont verticales, nues, noires, droites, entrecoupées de vallées profondes. Les glaciers que nous apercevons sont terriblement raides et peu skiables assurément, tandis que celui que nous remontons par cette belle journée de Pâques peut être comparé au glacier d'Oberaar et au Gross Wannehorn, presque plus beau encore, je puis le dire et ne permettant aucune critique. « Ah ! Lucien, le Chardon et la Pilatte sont des exceptions sûrement et sont les seuls dans la région ! — Non, non, tu verras l'an prochain, nous irons dans un autre massif et tu diras si tu as eu raison d'être aussi sceptique sur les montagnes du Dauphiné. »

Tout en causant, nous avançons régulièrement et rapidement. Une pente très raide, un mur presque, se dresse devant nous, c'est là notre chemin ; quelle perspective de descente !! Au-dessus de cette pente, qui n'est rien moins que la chute des séracs du glacier des Ruies, un plateau fortement incliné coule entre des escarpements rocheux sur lesquels cascadenent de longues langues de glace scintillant au soleil. Nous contournerons les crevasses et arrivons sans trop de peine dans la région supérieure du glacier. Un vent terrible s'est tout à coup levé et nous oblige à aller chercher quelque abri contre une paroi. Mais le froid devient de plus en plus intense et le vent augmente de furie et de rage, des tourbillons de neige

poudreuse nous gèlent et les petites aiguilles de glace cinglent à la figure, aussi avant de continuer tenons nous un conseil de guerre. Malgré le ciel bleu et l'heure assez matinale, voulons-nous continuer ou rebrousser chemin? «Le sommet ne doit pas être très loin, allons un peu de courage! quels cossards! quels skieurs, s'arrêter parce que le vent souffle!!» Oui, mais tous ceux qui ont été en haute montagne par cette magnifique journée, se souviendront du froid incroyable et du vent qui d'un coup, sur toutes les Alpes, ont handicapé les ascensions et obligé au retour, même les plus vaillants. Cependant, nous ne voulons nous avouer vaincus, et nous repartons, allons, un peu de cran, le vent tombera sans doute! Oui, il est tombé, mais sur nous! Après une nouvelle montée rapide, dans des pentes très raides, sous les rafales mugissantes et tourbillonnantes, nous gagnons le haut du glacier; le sommet tant convoité d'un coup s'est découvert à nos yeux, il n'est plus bien loin, une petite heure et nous sommes en haut. Mais le froid devient de plus en plus intenable, le vent hurle et une véritable tempête se déchaîne, inutile de vouloir continuer, nous ne voyons plus clair... il faut s'avouer vaincus et battre en retraite, impossible d'insister. Le danger jusqu'alors minime pourrait devenir néfaste et compromettre notre descente, aussi unanimement, bien à regret, nous faisons demi tour et regagnons rapidement le faible abri du rocher. Ah! quelle guigne, quelle malchance. Parfois la rafale diminue, cesse même, et ce sont les regrets qui montent au cœur, ah, on a eu tort de ne pas persévérer, mais, d'un coup, elle reprend de plus belle, comme semblant nous donner raison. Mais nous aurions aimé vaincre les Ruies, elles ont été plus fortes que nous, sentant sa vie en danger, la montagne n'a pas hésité à s'accoquiner avec le ciel pour éviter d'être souillé en ce beau jour de Pâques! Sous ce superbe ciel bleu elle ne voulait pas que son manteau blanc fût entrecoupé de traces de skis et furieusement, râgeur, son amant, le vent, en nous voyant si résolu et si prêts d'embrasser sa compagne, a lutté, a défendu son amie trop douce pour elle-même se défendre de la conquête des humains! Il a triomphé, puisque nous avons renoncé à poursuivre la lutte; il s'est à nouveau acharné sur nous pour être sûr de la victoire et alors, lorsqu'il nous vit forcés à abandonner une lutte inégale, il nous a suivi jusqu'à notre abri où sentant alors son amie hors d'atteinte et notre volonté chancelante fléchir, il a calmé sa fureur, cessé ses rugissements. Nous étions battus, nous n'avions plus qu'à assurer notre retraite!

Mais si nous n'avons pas eu la chance de faire le sommet

SKI-SPAZIERGÄNGE IM APPENZELLERLAND



Blick von St. Anton gegen den Alpstein

H. R. Ganz, Heiden



Blick vom Kraialppass gegen Süden

H. R. Ganz, Heiden

on ne peut faire ce reproche par trop souvent entendu, que nos montagnes sont trop bien organisées, trop accessibles à chacun, trop confortables.

Tout en devisant ainsi nous gagnons du chemin, et déjà la Bérarde s'aperçoit au loin, surplombée par les contreforts de la Meije qui découpe dans l'azur ses formes majestueuses. Comme il est encore très tôt, nous décidons de gagner ce soir même St-Christophe et d'abrèger pour demain la descente sur Grenoble.

La vallée du Vénéon est méconnaissable, le pays que je trouvais horrible il y a trois jours apparaît soudain à mes yeux comme merveilleux, en effet, le soleil couchant donne une teinte rouge aux rochers entassés tout autour de nous et de ce fait met de la vie à chaque objet, les avalanches rendent plus sauvage encore la vallée encaissée. Les appareils photographiques emporteront à Genève un souvenir inoubliable de cette région stérile et curieuse. Les Etages sont rejoints, petit hameau aux toits de chaume, aux murs croûlants, puis, skis sur l'épaule, c'est de nouveau le long lacet de la route. On blague, on cause, on se souvient, on chante même, afin de tromper la faim qui tenaille nos entrailles et lorsque nous apercevons au loin le clocher de St-Christophe, notre marche s'accélère, notre impatience augmente... Puis, c'est un repas monstre, des faims d'ogre, des soifs de chameau, puis c'est la retraite dans un lit moelleux, c'est le calme, c'est un sommeil lourd: la journée a été dure et longue.

De bonne heure les éclats de voix mettent le petit hôtel en joie et le soleil plus radieux encore nous accompagne jusqu'à la Plaine du Lac, jusqu'à Bourg d'Arud où nous arrivons en chantant à gorge déployée. Là, le car nous attend et nous emporte bien vite vers Grenoble.

Pâques 1927 sont passées, augmentant le bonheur de notre vie, augmentant nos souvenirs heureux et lorsqu'à Grenoble, le P.L.M. nous sépare de notre ami Lucien, c'est un hurra pour l'Oisans, pour la Bérarde, vive les Ruies, et à l'an prochain!

Paul Schnaidt.

Ski-Spaziergänge im Appenzellerland.

Rorschach! Ein dichter, kalter Nebel hüllt das alte Bodenseestädtchen in einförmiges Grau. Schemen gleich huschen geschäftige Menschen an mir vorüber. Die Ski geschultert, den schweren Sack auf dem Rücken, schlendre ich durch die Strassen, dem Bahnhof zu. Heiden hell, 30 cm Neuschnee, vorzügliche Skiföre! lese ich an einem Anschlag. Schnell erwerbe ich am Schalter meine Fahrkarte, verstaue die Bretter im Gepäckwagen des «Häädlerbähnli».